

VIVRE D'UNE FOI INCARNEE, CEST AUSSI LIBERER L'INVENTIVITE AU SERVICE DE LA VIE SOCIALE

La méthodologie appropriée pour l'animation d'un atelier de réflexion et de formation devrait viser plus la provocation que la systémie. Elle cherche à mettre en lumière certains points saillants qui appellent et exigent une analyse plus approfondie assortie d'actions concrètes. Les cultures anglo-saxonnes sont plus habituées à cette méthode de travail. Sans rien sacrifier au préalable conceptuel de certaines problématiques, la démarche privilégie plutôt les contrastes qui portent en creux des idées émergentes et des créations nouvelles. Nous donnons donc raison aux organisateurs de cet Atelier qui ont compris que pour « libérer l'inventivité » il faut aller en « Atelier ». De fait, l'Atelier est d'abord pour les Artisans. Or, nous sommes ici à l'*Institut des Artisans de Justice et de Paix*. Et comme on s'inscrit dans un « Atelier » pour acquérir un « Art », nous sommes conviés ce matin à comprendre l'« inventivité » comme un « art ». Le thème de la présente communication indique justement la « foi en Dieu », autrement dit, la relation de l'homme avec Dieu, comme une rampe d'envol vers l'horizon de l'inventivité, c'est-à-dire l'art d'affiner le monde et l'homme vers un monde mieux émondé et un homme mieux humanisé.

1- L'état des lieux : éviter les évidences

Dans l'imaginaire religieux collectif, la foi ou la relation à Dieu se vit d'abord dans la verticalité, tandis que l'agir social conséquent se déploie dans l'horizontalité. Le thème de la présente communication crée et se réalise dès lors dans un repère orthonormé. Sur l'axe des abscisses il y a l'inventivité, l'engagement social pour un mieux-être, et sur l'axe des ordonnées se situe la foi, la révélation, la relation à l'invisible, la religion. Le thème semble s'appuyer sur le postulat qu'une relation authentique et équilibrée avec Dieu (une foi incarnée) devrait de fait impliquer un renouveau dynamique du croyant jusque dans son milieu social (l'inventivité). Il peut exister alors une foi désincarnée, une relation à Dieu stérile et stérilisante, une religion appauvrissante et déshumanisante. Il peut exister aussi un usage paresseux et régressif de la raison et de l'intelligence qui ne débouche sur aucun effort personnel et communautaire de maturité historique pour affronter les défis des temps et des lieux. Le philosophe E. Kant parlerait d'une « raison mineure » qui engendre une culture puérile où la superstition règne en maître en lieu et place de la vraie religion. Il faut donc éviter les évidences. En effet, une série de trois objections émerge de cet état des lieux.

La première objection : sans la relation à Dieu, l'homme serait-il incapable d'affronter l'existence de manière créative et donc positive ? Les athées honnêtes et sincères ne peuvent-ils pas être inventifs et réussir le pari de leur propre développement et celui de leur peuple ? Si non, les

civilisations athées devraient être vouées à l'asservissement et à la misère. Et pourtant, les faits clament et proclament le contraire. Si oui, la reconnaissance de l'existence de Dieu et la relation consciente à lui ne serait pas la condition sine qua non de l'intelligence sociale. Les ressources naturelles des facultés rationnelles de l'homme, indépendamment de l'appui religieux, restent suffisantes, du moins jusqu'à un certain seuil, pour porter le poids de la roue de l'histoire de l'humanité. Mais pourquoi seulement jusqu'à un certain seuil, et non de manière totale et pérenne ?

Deuxième objection : si l'homme reste naturellement capable de grands desseins, coupé consciemment de Dieu, pourquoi finit-il par sombrer dans l'ennui, la dépression sociale, l'idolâtrie déguisée et enfin le chaos moral ? Pourquoi la sagesse biblique dit que Dieu a détruit la tour de Babel ? Selon cette sagesse, les hommes ont été, de fait, capables d'ingéniosité, d'inventivité et de solidarité hors pair, au point de concevoir et d'ériger une tour qui défie l'orgueil des nuages. Et tout cela, avec les seules ressources naturelles. Mais étrangement, Dieu vint, intervint, détruisit la tour et dispersa ses artisans à la surface du monde. La morale de la légende sacrée est imparable : sans Dieu, l'homme court en définitive à sa perte. L'homme tout court est trop court pour être reconnu comme homme. Le concile Vatican II a raison d'affirmer : « *creatura sine Creator evanescit : la créature sans le créateur s'évanouit. Et même, l'oubli de Dieu rend opaque la créature elle-même* » (GS. 36). Créé à l'image et ressemblance d'un Dieu qui est communion amoureuse, interdépendance heureuse, solidaire et non solitaire, l'homme n'est en définitive lui-même que dans l'ouverture et le don désintéressé de lui-même à son Créateur et à ses semblables humains. Certes, il n'est pas dit que sans la foi l'intelligence soit impuissante. Mais il est n'est pas dit non plus que seule, elle puisse guider son maître jusqu'au sommet de ses espérances. En dernier ressort, la relation à Dieu qui semblait relative se révèle comme le catalyseur de toute existence épanouie, de toute inventivité bénéfique.

Troisième objection : la religion est-elle pour autant une panacée capable de soutenir inconditionnellement l'homme pour affronter avantageusement la vie présente et future avec bonheur et durabilité ? On connaît bien des civilisations entières présumées très religieuses et pourtant sujettes et actrices des pires atrocités et inhumanités de l'histoire. Le monde occidental n'était-il pas très religieux dans les années 40 ? Et pourtant, les faits sont là : leur foi n'a pas pu parer l'assombrissement de leur intelligence sociale. Pour preuve, la seconde guerre mondiale. Hitler a existé. Et on fait tôt d'oublier qu'il s'appelait Adolphe, un prénom de baptême chrétien. Plus près de nous, dans les années 90, comment comprendre que le pays africain le plus statistiquement chrétien, le Rwanda, ait sombré bestialement dans le génocide ? Pourquoi le sang de la tribu a parlé plus fort que le sang du Christ ?

Au lieu d'être un tremplin qui purifie et décuple les potentialités humaines, la relation à Dieu, aussi indispensable soit-elle, peut malheureusement parfois prendre des formes pathogènes plutôt dégradantes où le moteur de l'inventivité est en court-circuit de fonctionnement. C'est dans la même veine qu'on doit interroger les autres civilisations très religieuses et qui gisent cependant dans un seuil infrahumain de misère et d'incurie sans hygiène élémentaire. Comment peut-on comprendre en effet que des gens qui prétendent louer Dieu à longueur de journée, des gens qui chantent « *Mon Dieu, tu es grand, tu es beau, Dieu vivant, Dieu très haut, en toute création ...* », vivent dans des maisons sales, dans des quartiers insalubres, ou des villages sauvages. Dans ces cas, quelle transformation de l'esprit humain découle de leur relation à Dieu ? Certainement qu'il n'y a aucun dieu dans ces nombreux cultes. Et s'il y en avait, ce serait un faux dieu. Ou alors, ce sont ses adorateurs qui ont falsifié la relation à lui. C'est ce qu'il convient d'appeler les « pathologies de la religion ». Il faut bien les connaître pour bien les soigner.

C'est une méprise théologique de penser que la foi sert à régler les problèmes qui surgissent autour de nous. La foi n'agit pas d'abord sur les choses et les structures. Elle a plutôt la vocation d'agir sur la personne du croyant. Transformé de l'intérieur par et dans sa relation au divin, le croyant sera en mesure de transformer à son tour la matière selon le « point-de-vue-de-Dieu ». La foi ne crée pas un ordre social juste et prospère. Elle forme plutôt la conscience citoyenne, l'homme juste capable d'établir l'ordre juste. Quand le social est en mal de stabilité et de prospérité, ce n'est pas la foi qui est remise en cause ; mais l'agent social capable de régir l'ordre social porteur de développement. Mais où se forme cet homme ? Sinon, au creuset des valeurs familiales et religieuses. C'est à ce titre qu'il faut battre en brèche l'assertion marxiste qui voit en « la religion l'opium du peuple » au lieu de l'apprécier à sa juste valeur de « calcium du peuple ».

2- Quelques principes métaphysiques émergents¹

✓ *Distinguer la foi de la croyance*

La foi est « *la réponse de l'homme à Dieu qui se révèle et se donne à lui*² ». Cette réponse de l'homme présuppose l'appel de Dieu. Il est donc important de retenir l'initiative libre et gratuite de Dieu de s'auto-communiquer à l'homme. Une forme de cette révélation de Dieu est naturelle. « *Dieu, principe et fin de toute chose, peut être connu avec certitude par la lumière naturelle de la*

¹ Ce titre est une reprise quasi formelle de notre opuscule, *Les nouveaux païens dans l'Eglise. Connaître les pathologies des religions*, Les Editions IdS, Cotonou, 2018, pp.32-53.

² *Catéchisme de l'Eglise Catholique*, (CEC), n°26.

*raison à partir des choses créées*³ ». L'adhésion de l'homme à cette vérité naturelle sur Dieu s'appelle la croyance. Elle dépend des personnes et des traditions culturelles. Elle explique le fait religieux présent dans toutes les civilisations du monde. Elle mérite respect mais reste très limitée⁴. En effet, c'est seulement par la foi que cette connaissance de Dieu advient « *facilement, avec une certitude absolue et sans erreur*⁵ ».

Cette seconde forme de connaissance de Dieu et d'adhésion à lui (la foi) est de l'ordre de la grâce surnaturelle. On parle de révélation positive ou surnaturelle. Personne ne peut donc par nature se l'octroyer. Elle est un don de Dieu, et à ce titre, requiert la disponibilité du cœur de l'homme et son engagement subséquent. La foi présuppose et implique la relation consciente et gratuite à Dieu. Une relation fondée sur l'amour ; une relation d'amour. Elle n'a d'autre but que de s'abandonner à l'amour de Dieu pour y faire part, et pour le porter au monde comme Dieu le veut.

✓ *Distinguer la foi de la conviction*

La foi est « *la garantie des biens que l'on espère ; la preuve des réalités qu'on ne voit pas* » (He. 11, 1). La conviction est une mobilisation dynamique de diverses capacités humaines personnelles susceptibles de confirmer voire de décupler les aptitudes ordinaires. A ce titre, il n'y a pas de foi sans conviction, mais il y a de conviction sans foi. La conviction est auto-centrée ; la foi par contre s'appuie sur l'autre qui est le divin. Son centre et son sens ultime sont en Dieu. « *La foi en Dieu et dans sa Parole se distingue de toute autre foi, croyance ou opinion humaine. La certitude que Dieu parle me donne l'assurance que je rencontre la vérité elle-même, et ainsi une certitude qui ne peut se vérifier par aucune forme humaine de connaissance. C'est la certitude sur laquelle j'édifie ma vie et à laquelle je me confie en mourant*⁶ ».

Plusieurs formes de certitudes spirituelles et d'annonces prophétiques s'appuient plus sur une intime conviction mais non pas sur la foi. La force et la certitude qui viennent de la foi s'expriment en effet de manière plus humble et plus discrète mais non moins ferme. Le croyant vit dans la confiance absolue, qu'en dernier ressort, son sort dépend de Dieu et de Dieu seul ; que ce

³ Cf. Vatican I, *Dei Filius*, Denzinger, 3005.

⁴ « *On doit donc tenir fermement la distinction entre la foi théologique et la croyance dans les autres religions. Alors que la foi est l'accueil dans la grâce de la vérité révélée, qui permet de pénétrer le mystère, dont elle favorise une compréhension cohérente, la croyance dans les autres religions est cet ensemble d'expériences et de réflexions, trésors humains de sagesse et de religiosité, que l'homme dans sa recherche de la vérité a pensé et vécu, pour ses relations avec le Divin et l'Absolu* ». CONGREGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Dominus Iesus*, Déclaration sur l'Unicité et l'Universalité salvifique de Jésus-Christ et de l'Eglise, n° 7, Rome, 2000.

⁵ Cf. Vatican I, *Dei Filius*, Denzinger, 3005.

⁶ J. RATZINGER, Commentaire théologique du message de Fatima, in *Mémoires de sœur Lucie*, Fundação Francisco e Jacinta Marto, Fatima – Portugal, 2015^{10e}, pp. 231-232.

sort sera toujours pour son bien. « *Croire n'est autre que, dans l'obscurité du monde, toucher la main de Dieu et ainsi, dans le silence, écouter la Parole, voir l'Amour*⁷ ».

Au sens rigoureux du terme, croire en soi-même ne signifie pas avoir la foi. Cela implique plutôt avoir une forte conviction et détermination. Ce niveau de confiance en soi-même indispensable pour toute grande œuvre humaine n'est pas spécifiquement un processus religieux. Avec un bon mentor, on peut cultiver la « foi en soi-même » entendue comme la profonde mobilisation des propres ressources humaines, morales et spirituelles. Sans cet exercice, la foi religieuse elle-même ne trouve pas la bonne terre pour germer et donner ses fruits de bénédictions. En effet, « la grâce suppose la nature et la perfectionne » (Saint Thomas d'Aquin).

✓ *Distinguer Dieu de la religion*

Au sens large, la religion est la relation personnelle et communautaire (en privée et en public) à une force divine ou à Dieu lui-même comme Être suprême connu par révélation naturelle ou surnaturelle. Il doit donc avoir dans chaque religion une corrélation entre deux pôles : l'humain et le divin⁸. Curieusement, même dans l'athéisme radical et militant, subsistent ces deux pôles, car la négation de Dieu et le refus de la religion sont déjà tacitement des phénomènes religieux. L'ensemble des attitudes, des pratiques et des philosophies d'une religion donnée doit être distingué de l'entité divine à laquelle se rapporte toute cette tradition religieuse. La confusion des deux pôles prend d'une part Dieu en otage, et d'autre part empêche la critique et donc la viabilité du fait religieux en tant que tel.

L'urgence par exemple en Afrique est d'évangéliser le religieux. Bien souvent, le croyant y cache sa peur, son hypocrisie, sa pusillanimité et son échec. Évangéliser le religieux signifie se remettre sans cesse en cause à la lumière de la Parole de Dieu pour vérifier les racines profondes de la piété personnelle et communautaire. Si « le sacrifice qui plaît à Dieu c'est un esprit brisé » (Ps. 50, 19), que pense Dieu de nos religiosités ? Est-ce vraiment lui que les nombreuses piétés recherchent ? La religion sans auto-critique et donc sans conversion et sans réforme court le risque menaçant d'instrumentaliser Dieu à des fins précaires et égoïstes.

On peut et on doit donc distinguer la conversion (renversement intérieur suite à la rencontre avec Dieu et qui implique sur un changement de direction de vie, de mentalité et de vision du monde) du changement de religion (ensemble de manières et de modalités d'expression de la

⁷ BENOIT XVI, Conclusion des exercices spirituels de la curie romaine, avant la fin de son pontificat, 23 février 2013.

⁸ Cf. AUGUSTIN, *De vera religione (La vraie religion)*, LV, 111 ; *Retractationes (Les Révisions)*, XIII, 9.

relation à Dieu). Il y en donc qui ont changé de religion mais il n'est pas dit qu'ils soient vraiment convertis à Dieu.

✓ *Foi et raison : une nécessaire complémentarité*

Saint Augustin écrivait en 391 : la vraie religion ne doit pas être recherchée chez « *ceux qui n'ont point de philosophie (raison/sagesse) dans la religion ou de religion (Dieu) dans la philosophie*⁹ ». La foi en Dieu a et doit avoir un caractère raisonnable. « *Credo quia absurdum (je crois parce que c'est absurde) n'est pas une formule qui interprète la foi catholique. Dieu, en effet, n'est pas absurde, tout au plus est-il mystère. Le mystère, à son tour, n'est pas irrationnel, mais est surabondance de sens, de signification, de vérité. Si, en regardant le mystère, la raison est dans l'obscurité, ce n'est pas parce que le mystère n'est pas lumière, mais plutôt parce qu'il y en a trop. Il en est ainsi lorsque les yeux de l'homme se tournent directement vers le soleil pour le regarder, ils ne voient que ténèbres ; mais qui dirait que le soleil n'est pas lumineux, il est même la source de la lumière*¹⁰ ? »

✓ *La foi sans la raison dénature*

Partout où l'on crie Dieu, et cela ne met pas l'homme debout, alors il y a un dysfonctionnement. La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, l'homme debout (Saint Irénée de Lyon). La Lettre encyclique *Fides et ratio* de Jean-Paul II commence en ces termes : *la foi et la raison sont comme les deux ailes par lesquelles l'esprit humain s'élève vers la contemplation de la vérité* (n° 1). Chez saint Augustin comme dans toute la tradition chrétienne, la corrélation entre foi et raison est toujours tenue en grande estime : « *non credendo solum, sed etiam intellegendo*¹¹ (*non pas seulement en croyant, mais aussi en comprenant*) » aimait dire l'évêque d'Hippone. Les moments de l'histoire du christianisme où ce principe fut dans la nébuleuse, l'Eglise a connu ses pires incohérences. En témoignent les croisades, l'inquisition et autres abus du même genre. La foi chrétienne, par sa nature propre, implique l'indispensabilité de l'acte rationnel. Car, « *Celui qui comprend déjà par une raison véritable ce qu'il croyait seulement est assurément à préférer à celui*

⁹ Idem, VII, 12.

¹⁰ BENOIT XVI, *L'Année de la foi. Le caractère raisonnable de la foi en Dieu*, n° 3, Audience Générale, 21 novembre 2012.

¹¹ AUGUSTIN, *Contra Academicos (Contre les académiciens)*, III, XX, 43. C'est dans la même logique qu'il faut comprendre l'affirmation augustiniennne : « *credo ut intellegam ; intellego ut credam (croire pour comprendre ; comprendre pour croire)* ». Cf., *Sermons*, 43, 9, [PL 38, 258].

qui désire encore comprendre ce qu'il croit : mais s'il ne le désire pas et s'il estime qu'il faut seulement croire ce qui est à comprendre, il ignore tout à fait à quoi sert la foi¹² ».

Quand l'application du sens critique (la raison) est passive ou totalement absente dans le rapport à Dieu, il se crée des monstruosité désastreuses : fondamentalisme, extrémisme, terrorisme, fidéisme, sentimentalisme, formalisme, aliénation de l'esprit humain, superstitions dégradantes, inhibition de la raison et donc du sens de la créativité avec son corollaire de fatalisme et de sous-développement matériel... A ces phénomènes, s'ajoute l'ouverture béate et incontrôlable à l'Invisible avec les psychoses qui en découlent : hallucinations multiples, peur généralisée des mauvais esprits, des divinités et des ennemis réels et potentiels...

Le diagnostic suivant de E. Kant doit être tenu en grande estime une fois que l'on évite de le radicaliser : *« toute entreprise dans les affaires de religion, si on ne l'envisage pas simplement moralement et qu'on en use comme moyen de se rendre agréable à Dieu, et si aussi l'on n'y voit qu'un moyen qui par sa médiation satisfait tous nos vœux, n'est qu'une foi fétichiste, qui consiste à se persuader que ce qui ne peut se produire ni par les lois de la nature, ni par les lois morales rationnelles, produira cependant ce que l'on souhaite, si seulement on y croit fermement, et alors on relie certaines formalités à cette croyance¹³ ».*

✓ *La raison sans la foi enivre et empoisonne*

Si la raison s'érige en l'unique et exclusive référence pour parler de Dieu, de l'homme et de la vie, elle finit par se tourner contre elle-même et s'autodétruire. D'où la nécessaire attention aux vraies limites et potentialités de la raison humaine, attention sans laquelle l'homme devient la proie de sa propre raison. J. Ratzinger signale à cet effet : *« Il existe également des pathologies de la raison (...) une hubris de la raison qui n'est pas moins dangereuse, qui est même, en raison de son efficience potentielle, plus menaçante encore (...). C'est pourquoi, (...) la raison aussi doit être rappelée à ses limites et apprendre une capacité d'écoute par rapport aux grandes traditions*

¹² AUGUSTIN, *Lettre*, 120. C'est important d'avoir la totalité de la pensée de saint Augustin sur cette question. Car, pour lui, la vraie et nécessaire intelligence de la foi, *de facto*, présuppose et implique la *gemina caritas* (le double amour de Dieu et du prochain) : *« Quiconque s'imagine qu'il a compris les divines Ecritures ou telle partie d'entre elles, sans édifier, par l'intelligence qu'il en a, ce double amour de Dieu et du prochain (geminam caritatem Dei et proximi), ne les a pas encore comprises ».* Cf., *La doctrine chrétienne (De doctrina christiana)*, XXXVI, 40, [PL 34, 34].

¹³ E. KANT, *La religion dans les limites de la raison. Œuvres Philosophiques*. Vol. III, Editions Gallimard, 1980, p. 232.

religieuses de l'humanité. Si elle s'émancipe totalement et écarte cette disponibilité pour apprendre, cette forme de corrélation, elle sera destructrice¹⁴ ».

La raison, par sa lumière naturelle, fait des exploits indéniables pour le bien-être de toute l'humanité. Toutefois, lorsqu'elle exclut unilatéralement de son champ et donc de la vie de l'homme l'existence de Dieu et la nécessaire relation à lui par la foi, elle engendre des parasites qui rongent de l'intérieur la vie de l'homme et finissent par la laisser exsangue. Sans le rapport à la foi, la raison verse ou dans l'athéisme, ou plus souvent dans des formes de prétentions outrecoûdantes sans foi ni loi, ou enfin dans de subtiles idolâtries où le rationaliste perd en fin de compte toute dignité. En voulant éviter toute religiosité, voici que la raison se crée une piètre religion à taille humaine, une religion laïque d'un Dieu « dans les limites de la raison ». « *La désintégration de l'homme, qui s'en suit, amène de la même façon la pathologie de la religion et la pathologie de la science. Il existe aujourd'hui en nombre croissant des formes pathologiques de la religion, où la religion refuse d'assumer sa responsabilité devant la raison. (...) Il est évident qu'il existe également une science devenue pathologique : la science devient pathologique et dangereuse pour la vie dès lors qu'elle se désolidarise de la conception d'ensemble de l'ordre habituel de l'être humain et qu'elle reconnaît comme unique mesure de ses propres possibilités¹⁵ » (sic).*

Le philosophe français Blaise Pascal (+ 1662) distingue dans ses *Pensées* le dieu des philosophes du Dieu d'Abraham. Le premier n'existe que dans la raison et ne peut être objet d'aucun culte. Le second se révèle comme protagoniste de dialogue. Il est un sujet historique à part entière, libre et plein d'amour. En matière de religion, il faut donc toujours veiller à éviter la chosification ou l'idéalisation de Dieu¹⁶.

Les philosophies ésotériques ont en commun une conception toute rationnelle de Dieu. Elles postulent une « religion dans les limites de la pure raison » (E. Kant). Un Dieu « Architecte » et « Grand horloger » du monde ; un Être suprême. Ce Dieu est au demeurant très accessible et surtout commode parce qu'on peut comprendre tout de lui. Il a fait le monde et l'homme et les a livrés à leurs propres lois. Désormais, il reste en dehors des jeux du monde et de l'histoire totalement abandonnés à la seule responsabilité des hommes. A ce propos, un constat du Cardinal J. Ratzinger

¹⁴ J. HABERMAS – J. RATZINGER, *Raison et religion. La dialectique de la sécularisation*, op. cit., p. 83.

¹⁵ J. RATZINGER, *Foi, vérité, tolérance. Le christianisme à la rencontre des religions*, op. cit., p. 166.

¹⁶ Cf. ARISTOTE, *La métaphysique*, XII, 7. Cette idée simplement rationnelle du Dieu des philosophes, idée toujours en vogue surtout dans les milieux ésotériques, peut sembler alléchante. Mais elle est aux antipodes de la Révélation chrétienne qui parle plutôt d'un Dieu « personnel » et « solidaire » en lui-même et avec les hommes. Le Dieu aristotélicien peut être tout au plus « objet du désir et de l'amour » de la part de l'homme ; mais lui-même ne saurait aimer. Le Dieu de la foi chrétienne aime d'un amour de prédilection l'homme, parce qu'il est, avant tout, en lui-même amour (1Jn. 4, 8). Pour approfondissement, voir BENOIT XVI, *Deus caritas est (Dieu est amour)*, n° 9.

reste paradigmatique : « *Les Lumières avaient élevé au pinacle l'idéal de la « religion dans les limites de la seule raison ». Mais cette pure religion de la raison s'émietta rapidement ; surtout elle n'était porteuse d'aucune force vitale : la religion, qui doit être une force porteuse pour la vie dans son ensemble a besoin de l'assurance de sa conscience. La ruine des religions antiques comme la crise du christianisme à l'époque actuelle, montrent ceci : lorsqu'une religion n'est plus en mesure d'accorder avec ses certitudes élémentaires sur la conception du monde, elle s'affranchit¹⁷ ».* Cette attitude présumée scientifique se fonde sur un anthropocentrisme où l'homme devient en définitive l'unique mesure de lui-même et de toute chose. Diverses formes de spiritualités apparemment innocentes mais au fond mondaines se reçoivent de cette vision de la religion¹⁸.

La religion à l'horizontale engendre aussi la sécularisation sauvage, le laïcisme aveugle, la recherche de liberté absolue, la négation de la loi naturelle, l'immoralisme de tout genre, les désenchantements sociaux... Certaines civilisations modernes dites « développées » ou même « surdéveloppées » connaissent bien, à leur corps défendant – si elles n'en sont pas elles-mêmes les promotrices –, le drame du matérialisme athée, l'éclipse du sens du sacré et l'indifférence religieuse. « *Celui qui exclut Dieu de son horizon fausse le concept de "réalité" et, par conséquent, ne peut finir que sur des chemins erronés et avec des recettes destructrices. (...) Seul celui qui reconnaît Dieu connaît la réalité et peut répondre à celle-ci de manière adéquate et réellement humaine. La vérité de cette thèse apparaît avec évidence devant l'échec de tous les systèmes qui mettent Dieu entre parenthèses. (...) Si nous ne connaissons pas Dieu dans le Christ et avec le Christ, toute la réalité se transforme en une réalité indéchiffrable; il n'y a pas de chemin, et comme il n'y a pas de chemin, il n'y a pas de vie, ni de vérité¹⁹ ».*

¹⁷ J. RATZINGER, *Foi, vérité, tolérance. Le christianisme à la rencontre des religions*, op. cit., p. 149.

¹⁸ Cf. FRANCOIS, *Evangelii gaudium*, n° 94 : « *Cette mondanité peut s'alimenter spécialement de deux manières profondément liées entre elles. L'une est l'attrait du gnosticisme, une foi renfermée dans le subjectivisme, où seule compte une expérience déterminée ou une série de raisonnements et de connaissances que l'on considère comme pouvant réconforter et éclairer, mais où le sujet reste en définitive fermé dans l'immanence de sa propre raison ou de ses sentiments. L'autre est le néo-pélagianisme autoréférentiel et prométhéen de ceux qui, en définitive, font confiance uniquement à leurs propres forces et se sentent supérieurs aux autres parce qu'ils observent des normes déterminées ou parce qu'ils sont inébranlablement fidèles à un certain style catholique justement propre au passé. C'est une présumée sécurité doctrinale ou disciplinaire qui donne lieu à un élitisme narcissique et autoritaire, où, au lieu d'évangéliser, on analyse et classifie les autres, et, au lieu de faciliter l'accès à la grâce, les énergies s'usent dans le contrôle. Dans les deux cas, ni Jésus-Christ, ni les autres n'intéressent vraiment. Ce sont les manifestations d'un immanentisme anthropocentrique. Il n'est pas possible d'imaginer que de ces formes réductrices de christianisme, puisse surgir un authentique dynamisme évangélisateur ».*

¹⁹ BENOIT XVI, *Discours à la V^e Conférence Générale de l'Episcopat Latino-américain et des Caraïbes*, 13 mai 2007. Pour commentaire et approfondissement, voir notre ouvrage : *Dieu pour comprendre l'homme. Vision anthropologique de J. Ratzinger/Benoît XVI*, IdS, Cotonou, 2017.

3- La foi désincarnée : l'irrationalisme et le fatalisme religieux

La relation à Dieu en tant que tel n'est pas une panacée. Des civilisations entières massivement religieuses n'ont-elles pas connu des drames d'inhumanité frappante et inédite ? Des peuples soi-disant à dominance chrétienne n'ont-ils pas, ici et là, perpétré des barbaries viles, honteuses et insensées ? A ces formes de fondamentalisme, il faut ajouter une pathologie bien plus périlleuse encore : *le culte de l'irrationnel*. Il s'agit d'une certaine excroissance religieuse qui, en dernier ressort, aveugle l'esprit, paralyse la raison et fonde le culte de l'irréel et du non-sens (l'irrationnel qu'il faut distinguer du non-rationnel). Naît alors une nouvelle religion : *la superstition* définie comme « *la totale soumission de la raison aux faits*²⁰ » ; le détronement de l'esprit critique devenu culture de masse. Quand on parle en général des pathologies de la religion, le fanatisme et ses affres violents et sanglants s'imposent souvent au point où cette autre maladie, bien plus pernicieuse encore, n'est pas aussitôt diagnostiquée et traitée²¹.

Un symptôme récurrent de cette même pathologie est l'absence quasi complète de discernement dans le champ religieux. L'observation suivante de J. Ratzinger fait un parfait état des lieux : « *Il existe, à plus d'un point de vue, un engouement pour le religieux, qui cependant s'effrite dans le particulier, se détache de ses grandes connexions spirituelles : au lieu d'élever l'homme, on lui promet un accroissement de puissance et la satisfaction de ses besoins. On recherche l'irrationnel, la superstition, le magique, on est menacé de glisser vers des formes anarchiques et destructrices de relations avec des forces et des pouvoirs cachés. (...) L'épanouissement de la religion ne saurait se définir par le seul développement de phénomènes religieux ou à connotation religieuse. Quand des formes malsaines de la religion connaissent un développement, cela montre avec force que la religion ne sombre pas, mais qu'elle connaît une crise grave*²² ».

Un autre signe de l'irrationalisme religieux est la confusion du champ spirituel avec la sphère psycho-somatique. Nombre de maladies physiques et/ou mentales sont généralement classées à tort dans les maladies spirituelles. Les issues sont souvent fatales. C'est vrai qu'il faut toujours avoir une approche intégrale de l'homme. Mais les amalgames et les confusions de compétences ne

²⁰ E. KANT, *Qu'est-ce-que s'orienter dans la pensée ? Œuvres philosophiques*, Vol. II, op. cit., p. 544.

²¹ KINHOUN A. *Dieu pour comprendre l'homme. Vision anthropologique de J. Ratzinger/Benoît XVI*, IdS, Cotonou, 2018, pp. 55-56.

²² J. RATZINGER, *Foi, vérité, tolérance. Le christianisme à la rencontre des religions*, Parole et silence, 2005, p. 151. Notons que dans ce livre, le théologien allemand devenu Pape Benoît XVI cite les travaux de recherche du théologien béninois devenu évêque Mgr. B. ADOUKOUNOU. Il distingue dans les religions traditionnelles des peuples et spécifiquement dans le Vodun béninois une âme religieuse ouverte en ses principes fondamentaux à la Révélation chrétienne. Il dénonce dès lors les contrefaçons et gauchissements qui ont mué cette expérience religieuse en un système de puissances magiques où règnent une violence aveugle, la course aux protections, la superstition et les supercheries. Cf., pp. 79-82.

profitent en somme à personne. Des religions regorgent malheureusement encore de conceptions et de pratiques dues à la misère scientifique et technique. La médecine et la psychologie modernes devraient elles aussi éviter la négation pure et simple de l'implication de la dimension spirituelle dans le bien-être humain. Mais ce qui s'avère le plus important ici se rapporte à certaines prétentions spirituelles à tout fonder et à tout solutionner. Or les faits sont là et attestent sans conteste que, bien souvent, certaines divinités ne sont que la projection d'une peur sociale incontrôlée. Par exemple, depuis le jour où la pénicilline est découverte, le dieu Variole (*Sakpata*) n'est-il pas mort sans perspective aucune de résurrection ? Et pourtant, ne lui vouait-on pas un culte religieux ?

Dans la même perspective des confusions indues, il faut savoir que les exercices de « développement personnel » sont distincts en soi du champ religieux. Autrement dit, le « développement personnel » n'est pas un exercice spirituel au sens strictement religieux du terme. Il est un bel exercice d'auto-déploiement qui mobilise les capacités personnelles et fait donc accroître les performances à plusieurs égards. Il ne faut pas en faire une dévotion religieuse mais un cheminement psycho-moral et psycho-social. C'est donc un surplus qu'on y mette des paroles des Saintes Ecritures comme pour en fonder l'enracinement spirituel. Au fond, la valeur et la force des techniques de « développement personnel » s'enracinent dans les ressources naturelles de l'homme qu'une bonne connaissance de soi, et donc une saine gestion et maîtrise de soi permet, non seulement de ne pas gaspiller, mais aussi et surtout de cultiver et de décupler. Tout ce processus, aussi légitime et noble soit-il, n'a pas d'abord une base religieuse. En conséquence, quand on le met sous le couvert du religieux, le risque est presque inévitable de réduire la foi à la conviction.

Dans cette même perspective, bien des guérisons ne sont pas des miracles dans le sens surnaturel, mais elles sont plutôt neuro-motivées. Il y a un champ des mécanismes psychosomatiques que les religions recouvrent indûment. Certes, la foi implique tout l'être. Mais, il y a des dimensions de l'être qui ont leurs lois propres généreusement établies ainsi par le divin Créateur. La religion « *ne doit pas prétendre pouvoir donner une solution à des problèmes qui ont leurs propres lois, mais elle doit rendre capable de prendre les décisions ultimes dans lesquelles l'intégrité de l'homme et du monde est toujours en jeu*²³ ».

Dans le même champ d'analyse, il faut connaître et pouvoir distinguer formellement les maladies médiumniques que certaines religions considèrent, a priori, comme des dons de Dieu. C'est l'exemple du phénomène *Woli* ou *Holy* au Bénin. Il s'agit de nombreux visionnaires attitrés, de mystiques télépathiques, de trances fréquentes... aux utilités spirituelles multiples. Or, dans bien

²³ J. RATZINGER, *Foi, vérité, tolérance. Le christianisme à la rencontre des religions*, op. cit., p. 150.

de cas, il est plutôt question de déséquilibres de la sensibilité, de troubles psycho-affectifs ou d'autres perturbations dues à une excroissance d'un sens. Bref, autant de maladies bien connues en psychothérapie ou en psychanalyse. Ce qui est ainsi connu et traité en médecine et en psychothérapie comme un trouble est, dans ce cas, considéré dans certains milieux religieux comme un talent reçu de Dieu à conserver et à fructifier. On dirait bien des maladies canonisées. Il y a donc de gens qui passent pour des prophètes, des mystiques, des guérisseurs, bref des charismatiques qu'il aurait bien fallu envoyer, au nom de la charité fraternelle, à l'hôpital ou chez les spécialistes des maladies mentales et psychologiques.

S'il faut éviter la fusion entre les approches scientifiques de la vie humaine et la sphère du religieux, il faut aussi éviter les compartimentations en cloisons étanches où le temple, l'hôpital et l'école sont juxtaposés en structures autonomes, isolées et exclusives. Normalement, ce que la philosophie est censée assurer au niveau de l'unité de sens des sciences de la vie et l'esprit, c'est ce que la religion est censée assurer au niveau de la totalité de l'homme. Elle le rapporte à sa plénitude divine. *« La religion, si nécessaire qu'il soit de la distinguer du domaine de la science, ne se laisse pas enfermer étroitement dans son domaine. Elle est là précisément pour intégrer l'homme dans sa totalité, pour établir le lien entre sentiment, raison et volonté et les concilier les uns avec les autres, apportant ainsi une réponse au défi de la vie et de la mort, de la société et du moi, du présent et de l'avenir²⁴ ».*

Un dernier symptôme du l'irrationalisme religieux est l'ouverture métaphysique béate et naïve qui crée un enfantillage rationnel. On consomme le religieux sans réflexion aucune. Dès qu'on dit « Dieu », la raison semble s'étioler et mise en veilleuse. Il suffit de voir le paradoxe entre le niveau de culture des intellectuels universitaires les plus chevronnés de nos pays et leur inculture par contre dès qu'on aborde les questions religieuses. On peut constater par ailleurs, depuis quelques décennies seulement que la gestion du patrimoine ancestral et religieux de nos collectivités et traditions locales est échue aux intellectuels retraités de nos familles, une gestion sauvage du religieux traditionnel s'observe de plus en plus. Tout semble dire que le « religieux » est synonyme d'« irrationalité ». C'est aussi bien curieux de voir des pasteurs, après de longues années d'études philosophiques, bibliques et théologiques, s'adonner à des pratiques pastorales pour le moins obscures et obscurantistes. Et pourtant, il ne faut pas douter de leur bonne foi a priori. Pourquoi décidément le fait religieux reste si éloigné des exigences minimales du bon sens païen ? Les Fon du Bénin aimait dire : *E kan Fa hun, é lè kan ayi* (si l'on consulte le devin, il convient aussi de consulter la conscience, le cœur). N'est-ce-pas là déjà une réclame du primat de la Vérité et de la

²⁴ Ibidem.

conscience sur le mystique ? Un primat de la raison droite et de la rectitude morale sur les machinations religieuses ? (*Mi nyi gbesu bo jo bo do* = Observez les lois régulatrices de la vie et laissez choir les gris-gris).

Tant que ces contrefaçons avilissantes du phénomène religieux ne trouveront pas un terrain d'endiguement, l'intelligence sensée être la motrice de l'inventivité restera encore sclérosée dans nos milieux sociaux.

Conclusion : J'accuse !

J'accuse les croyants qui pensent qu'à coup de prières et de sacrifices ils pourront changer les volontés de Dieu, ou déterminer Dieu à agir en leur faveur. Ils sont des athées qui s'ignorent. Ils font violence sur Dieu ; transforment son nom en incantation. Je les traduis devant la Cour de l'histoire pour ignorance coupable et abus sur Dieu.

J'accuse les croyants qui ont une relation marchande avec Dieu ; ils l'instrumentalisent à des fins personnelles. Au lieu que leur foi leur permette de chercher la volonté de Dieu et à l'accomplir, ces dits croyants pensent et veulent plutôt que Dieu fasse leur volonté. Ils sont des croyants ingrats. Car, au lieu de retourner à Dieu la gloire qui lui est due, ils cherchent plutôt la gloire que Dieu leur doit. C'est une grosse méprise sur Dieu et aussi sur l'homme.

J'accuse les Universités, la Capitale de l'intelligentsia de nos Nations, je les accuse de continuer à copier des livres déphasés et à appliquer des programmes académiques importés et déconnectés des problématiques réelles de nos peuples. Notre jeunesse est ankylosée par la peur des esprits mauvais, la peur des sorciers. Et pourtant, au haut lieu où leur *forma mentis* est en phase d'articulation, on ne leur propose aucun parcours de théologie, de théodicée, de philosophie des religions, etc. Résultats : nombre de nos jeunes sont spirituellement schizophrènes.

J'accuse les responsables religieux de tout genre et de toute obéissance qui, au lieu de conduire humblement les fidèles à Dieu, former leur conscience à la rectitude morale et leur cœur à la gratuité et au pardon, les rançonnent plutôt à coup de prières de délivrance et de protection. Ils prêchent une « foi désincarnée » incapable de transformer les personnes, et par elles, la société. En définitive, ils éloignent plus de Dieu qu'ils n'en donnent l'air.

J'accuse le prêtre que je suis, souvent limité par le « cléricallement correct », je ne me résous pas à descendre dans les rues comme saint Philippe Néri, pour crier haut et fort, à temps et à contre temps : « Croyants de tous les temples ! Libérez Dieu de vos prisons ! De la prison de vos esprits souvent si incultes et si ignorants sur Dieu ! De la prison de vos cœurs souvent si cupides et si égoïstes ! Croyants de tous les pays ! Libérez Dieu de vos prisons ! »